

Introduction

Les humanités numériques désignent aujourd’hui l’instance de nos pratiques sociales, culturelles et scientifiques émergeant des technologies de l’information et de la communication. La plupart des activités humaines se sont déplacées dans le numérique, et, au-delà de la réalisation d’un écosystème technologique et numérique, constituent un « fait social total » qui affecte autant nos modes de connaissance que notre expérience et la part de l’humain. Nous vivons dans un monde numérique et une transformation culturelle majeure s’y construit. Les humanités numériques constituent également un thème majeur pour les sciences humaines et les sciences de l’information en particulier. Elles désignent une nouvelle épistémologie, au-delà des bornes épistémologiques usuelles où l’humain s’objective à travers ses propres réalisations. Le lien entre numérique et humanités porte également comme horizon la « fabrication de l’humain » (Foucault, 1966) et la capacité à penser son humanité dans un « monde numérique ». S’agit-il de numériser les humanités ou bien (et aussi) d’humaniser le numérique ?

Les humanités, au sens donné aux XVII^e et XVIII^e siècles, résultaient d’une conception de l’homme cultivé possédant des connaissances acquises par l’étude des arts libéraux et des langues anciennes, support de jugement et de réalisation d’un ordre humain lié à un ordre de la connaissance. Cet idéal classique figurait une éducation construite sur une méthode et une topologie du savoir que peut illustrer la réalisation de l’*Encyclopédie*. Le but en était de concevoir l’homme comme acteur de sa propre réalisation autant que « mesure de toute chose ». Quel sens donner aujourd’hui à la concordance d’une connaissance, d’une capacité à comprendre le monde et un idéal de sa réalisation ? L’expérience au sein des technologies invasives réunit dans un nouveau scénario la connaissance et l’humain. Un nouvel ordre de savoir, de nouvelles « technologies de l’intellect » (Goody, 1979) insérées dans le numérique, l’état de décohérence de la connaissance et de l’information au cœur de l’infomédiation sociale, la prépondérance des espaces sociaux constituent notre vie numérique. Celle-ci relie la réalisation de l’humain à celle de son environnement technologique, rendant *caduc* le lien éducatif

premier et réinterrogeant le principe des humanités, renouées ou nouvelles, au sein du numérique.

Le « numérique », la référence au nombre, est au cœur de la transformation de la connaissance déployée dans l'espace informationnel. Par sa traçabilité, un nouvel « écran » lie l'homme à son action et à la connaissance. Le monde numérique met en synergie les données liées à nos actions et les instruments qui transforment et nous présentent ces données. Ainsi, la réalité de l'expérience est associée au médium algorithmique qui dessine les usages. Mais loin d'un monde géré par la logique du nombre, les algorithmes « pensent » au sein d'une « société des calculs » (Cardon, 2015). Ils procèdent non de la seule computationnalité, mais du « design », au double sens de modélisation et d'intention, représentant l'action humaine. Les humanités numériques participent ainsi au développement d'une pensée critique pour tous sur la façon dont la connaissance, et, au-delà, toutes les activités humaines se trouvent transformées en information à travers des techniques computationnelles. Loin d'une technologie qui en donnerait le sens, le numérique, nouvelle condition de cette action, est un produit de l'homme : il s'y projette, s'y reconnaît, s'y construit avec sa propre image.

Ainsi, loin d'être un thème académique consacré seulement aux nouveaux modes informatiques d'édition et de transmission des savoirs, les humanités numériques constituent aujourd'hui le centre de discours engageant les dimensions cognitives et éthiques d'une nouvelle existence sociale portée par l'action humaine dans un monde informationnel. D'une composante fonctionnelle (la numérisation) à l'intelligence de l'activité humaine, c'est l'ensemble du partage d'un monde et d'un rapport au réel qui s'y construisent. Les humanités numériques font référence à la fois aux transformations liées à l'évolution des supports de la connaissance et à l'activité humaine transformée. Elles prêtent sens aux utilisations et aux interprétations ouvertes ou contradictoires propres aux problèmes humains qui en émergent, loin d'une zone de confort ou d'une « solution » technologique.

L'ouvrage

Dans son horizontalité, l'ouvrage propose un parcours épistémologique et critique, du thème aux enjeux. Il réunit autour du thème des attentions croisées portées sur le sens du nouvel ordre informationnel et sur la transformation que le numérique fait à nos « humanités ». La construction du thème est complexe, attaché à la connaissance et aux humanités classiques, à la dimension épistémologique et pragmatique de l'information, à celle de l'expérience d'une « vie numérique ». Dans cette transformation culturelle est mis en perspective, à travers quelques éléments réflexifs, ce que l'humain devient par le numérique, les tensions et les risques qui s'attachent à cet attelage. Le numérique n'est porteur d'aucune humanité, celle-ci s'exprimant dans le monde

numérique. Le numérique est à la recherche de ses humanités comme lien entre technologie et vie humaine. Il en porte l'enjeu, celui d'un nouvel humanisme.

Le fil conducteur s'inscrit autour des sciences de l'information, ouvertes sur les sciences humaines, les sciences cognitives et la philosophie. Il se trouve également autour de l'humain dans le numérique, du lien entre système technologique et informatique et être au monde informationnel. Au croisement de l'utopie, on se confronte aux conditions nouvelles liant information, connaissance et expérience, ainsi qu'au risque ou à l'espoir que l'humain porte dans ses propres réalisations. Les auteurs ont souhaité écrire dans leurs logiques propres pour mieux se retrouver dans des perspectives critiques contributives à ce qu'on entend, peut-être de manière trop peu contradictoire, par « humanités numériques ». Au-delà d'une pluralité de logiques, une orientation épistémique et informationnelle rassemble les caractères articulés de la technologisation de l'espace informationnel, de la *data*, de l'information et de l'expérience immergée du sujet dans un monde numérique. D'un monde en représentation et qualifié par le nombre on passe au substantif numérique comme modalités d'existence et expérience humaine.

Chapitre 1. Les humanités numériques : un nouveau paradigme ? (Franc Morandi)

Mais d'abord, quelles humanités pour le numérique ? Des *studia humanitatis* aux *datas*, en quoi les humanités numériques sont-elles les humanités ? Le premier chapitre présente la construction et l'évolution de l'association du digital et du numérique. Différents discours traversent les origines d'une transposition dans l'univers numérique des humanités traditionnelles, marquées par le mouvement des humanités digitales. À travers le fil éducatif et historique se dessine la logique des humanités comme réalisation par l'homme de sa propre condition. Comme expérience numérique, qu'en est-il ?

Le tournant numérique comme moment civilisationnel, fait de celui-ci, à la fois mesure et calcul, le lieu de réalisation des humanités d'aujourd'hui. Les technologies intellectuelles, supports de notre manière de penser, font de l'information et des données les supports de la connaissance. Littératies et humanités digitales définissent cette part de raison « numérique » dans la construction des connaissances et dans la refondation des sciences humaines. S'agit-il de nouvelles « Lumières », ou d'un retour à des humanités classiques transposées ? Bien plus que de l'apport des traitements automatisés ou de modernisation de la tradition, c'est d'une reconstruction des sciences humaines qu'il s'agit : s'y dessine une dimension transversale du savoir humain. Sont interrogés les scénarios de connaissance qui unissent activités humaines et données dans les nouveaux chemins numériques des humanités.

Chapitre 2. Agencements épistémiques et désencastrement (Éric Delamotte)

Dans ce chapitre, plus qu'une transposition des humanités dans le monde ouvert du numérique, nous cherchons à identifier comment dans un monde multiple et pluriel, les humanités numériques s'insèrent en adoptant les codes de notre époque. Sera évoqué, notamment au travers d'un régime de *work in progress* et des processus de médiatisation de la science et des chercheurs, combien les humanités numériques reconfigurent un agencement épistémique séculaire. C'est que, rompant avec l'hypothèse orthodoxe scientiste, nous considérerons que les facteurs communicationnels et technico-économico-politiques conditionnent les évolutions scientifiques au moins autant qu'ils sont conditionnés par elles.

Avec le long étiolement du projet humaniste, la métaphore de l'encastrement-désencastrement nous sert à montrer que les humanités, comme composante charnière de la culture occidentale, étaient capables de se distancier de la société et de ses relations sociales jusqu'à atteindre un certain degré d'autonomie. De nos jours, le numérique opère un renversement à la suite duquel les agencements épistémiques sont désencastres. Trois traits ou marqueurs permettent de formuler une perspective analytique et critique des humanités numériques : 1) un questionnement relatif à la fragmentation d'un espace épistémique désormais plus sociétal que politique ou scientifique ; 2) une préoccupation relative à l'analyse du fonctionnement de nouvelles médiations sociales en mettant en évidence le passage du paradigme de diffusion à celui de circulation ; 3) la nécessité de relier les dispositifs techniques à la transformation de la structuration sociale en les replaçant au sein des rapports sociaux. S'en trouve relativisée l'importance des algorithmes et d'une relation singulière du scientifique avec le monde et la technique.

Chapitre 3. De la vision « hors bulle » du lanceur d'alerte à une écologie de l'information (Claude Baltz)

À partir du symptôme massif que signifient les lanceurs d'alerte, ce chapitre s'attache à travailler le fait en général trop peu considéré que l'information est, avant tout, un rapport au réel. Le lanceur d'alerte joue en effet un rôle fondamental qui mérite un examen très spécifique. Car, en en « sortant » provisoirement, il fait d'abord prendre conscience de la « bulle » informationnelle, en numérisation croissante, dans laquelle nous vivons au quotidien sans trop y penser. Mais en retour, il induit également un questionnement adressé au lieu « extérieur » où s'origine l'information ainsi rapportée. Son mouvement introduit ainsi à la nécessité d'une perspective qualifiable d'« écologie », bien en phase avec les graves questions de notre époque. De sorte qu'on est mené à reconsidérer l'« allant de soi » trop habituel du concept d'information, Gibson

et Latour étant convoqués à ce titre. Pour analyser et structurer ce rapport au « lieu originel » de l'information, il est alors fait appel ici au concept de « machine de vision » (Virilio, 1988 ; Baltz, 2015a). Reposant sur l'hypothèse que notre rapport au réel – ontologiquement non immédiat – peut être « vu » à travers un ensemble très complexe de « réglages » divers, ce concept débouche ainsi sur une hypothèse unificatrice et lourde d'implications multiples : toute information est à considérer comme fondamentalement générée par une machine de vision (MV).

Chapitre 4. De la vision non conforme à une utopie exformationnelle (Claude Baltz)

On approfondit maintenant le champ définitionnel du concept d'information, en reprenant plus en détail le statut du lanceur d'alerte abordé au chapitre précédent. Sa comparaison avec celui du correspondant de guerre, à première vue assez proche, fait pourtant émerger une différence plutôt décisive, synthétisée en termes de « non-conformité ». Se référant sur cette base à la première approche ci-dessus du concept de « machine de vision », on débouche en effet sur celui, inédit, de machine de vision « non conforme ». Celle-ci joue un rôle épistémologique essentiel, car elle induit le concept d'« exformation », en résonance avec l'antique notion de parrèsia reprise par Foucault (2009) et qu'une annexe propose de revisiter : à travers cette information au statut très spécifique, il ne s'agit de rien de moins que l'adresse faite aux diverses bulles où nous vivons, à propos d'un phénomène scandaleux ne pouvant être « vu » que depuis leur relatif extérieur où se tient provisoirement le lanceur d'alerte. Ainsi s'introduit une nouvelle perspective de classement de l'information, selon le type de conformité de la machine de vision mise en œuvre dans le rapport au réel : « blob panoptique », bruit de forme, exformation, information (dans la bulle), déformation. Ce qui apporte une base théorique pour une « utopie exformationnelle », intégrant et développant les dimensions culturelles d'un possible « voir citoyen ». Dans cette perspective, sont ainsi ébauchés quelques éléments programmatiques en matière d'enseignement et de formation, scolaire et universitaire, ce qui constitue un premier ensemble de réponses au débat sur les humanités numériques qui nous interpelle ici.

Chapitre 5. Au cœur des humanités numériques : la volonté de voir non conforme (Claude Baltz)

Une fois approchée l'exformation du lanceur d'alerte, on se trouve logiquement amené à devoir reprendre plus à fond le concept de machine de vision. Ce concept se situe en effet au cœur théorique d'une « volonté de voir » (prolongeant la « volonté de savoir » de Foucault), dont on défend ici l'hypothèse que son acquisition pourrait jouer un rôle essentiel dans les humanités numériques. On trouvera donc une première ébauche de l'univers des machines de vision, selon leur nature, leurs modes de réglage,

leurs performances, etc. Dans la suite des travaux d'un Leroi-Gourhan et maintenant de Stiegler, on peut alors avancer que l'on a affaire avec l'information à une sorte d'hyper outil, dont il importe de saisir l'importance capitale, pratique et théorique, dans notre société de disruption. La possibilité que cet outil soit non conforme représente de ce fait un enjeu culturel politique et social fondamental, que l'on développe à travers le recyclage d'une formule bien connue : « Yes, MV can! ». La notion classique de critique trouve alors sur cette base un fondement explicite, puisqu'il s'agit d'avoir appris à voir et savoir régler en tant que telles nos machines de vision individuelles. Dans un contexte de *fake news* permanent, l'hypothèse est en effet que leur possibilité de réglage induit potentiellement une forme d'intervention citoyenne dont l'apprentissage partagé permettrait de préserver un minimum de « vérité sociale », en termes d'une « mésovérité », modeste certes, mais à laquelle chacun peut contribuer. Déjà décelable dans les humanités classiques, cet apprentissage de la vision pourrait alors, au-delà des querelles sur les « contenus » d'enseignement à conserver ou non, constituer le socle citoyen des humanités numériques. Perspective alors à tenir, pour notre statut de « non inhumains », que la formule « **entre être et à-voir** » semble pouvoir résumer au mieux.

Comme annoncé, une annexe consacrée à la relecture informationnelle de l'essai *Le courage de la vérité* de Foucault devrait permettre de jauger, depuis le parrésiasite Socrate, la permanence et surtout l'importance de cet enjeu politique capital que représente la volonté de savoir, recyclée à l'heure numérique ici en « volonté de voir ».

Chapitre 6. Le régime commun de la culture de l'information (Éric Delamotte)

Après avoir examiné, avec Claude Baltz, les humanités numériques en termes de non-conformité, il s'agit de suivre le mouvement de soumission à un sens commun que favorise le numérique. À la différence de Milad Doueïhi qui considère le numérique comme un écosystème dynamique animé par une normativité algorithmique, nous proposons de considérer une normativité sociale, produite selon la formule de Manuel Castells, par la « communication de masse individuelle ».

En quoi l'entrée par la communication de masse offre un avantage ? Une partie de la réponse réside dans les métamorphoses de la culture et de l'information. À une vision crépusculaire de la modernité véhiculée par Horkheimer et Adorno (1944), celle de la mort de la culture, un changement de perspective s'est amorcé peu à peu. De « l'infantilisation » du public par des mécanismes de formatage en « déterminant les schèmes de comportement du spectateur », on arrive à la valorisation du partage et l'expressivité de chacun. Cette mutation interroge. Le numérique réfracte des manières ordinaires de s'informer et de communiquer. Avec la communication généralisée comme principe, la culture de l'information s'impose aujourd'hui, qu'on le veuille ou

non, et quel que soit le jugement que l'on porte sur elle. Elle s'impose par la masse des échanges et c'est justement celle-ci qui instaure sa domination. La distorsion des informations, la place de l'émotion et de la violence, le mixage des protocoles de communication tout comme les régimes d'attention révèlent un art de faire ordinaire de l'être au monde informationnel et une « épistémè sociale » incertaine. Loin de l'idéal des humanités, on peut constater que les conduites des membres de la « multitude » ne s'alignent plus sur celles de la classe des « sachants ». Il nous faut alors comprendre comment les normes familières peuvent s'imposer en se mixant à tous les domaines de la communication. Car, désormais, s'est installée une nouvelle forme sociale de communication, certes massive, mais produite, reçue et vécue individuellement en fonction de la mobilisation subjective d'adhérence ou de dés-adhérence au monde.

Pour autant, dans les chapitres 2 et 6, comme Barthes (1970) pour « S/Z », contrairement à la déontologie, nous n'avons pas cité intégralement toutes les sources, tant c'est leurs textes de part en part qui font sens dans une approche polyphonique chère à Bakhtine. Il s'agit aussi d'affirmer, tant en intension qu'en extension, les rôles du *compiler* et de l'*actor* issus du Moyen Âge qui innervent dorénavant nos pratiques infocommunicationnelles numériques collectives.

Chapitre 7. Le numérique au défi de l'humanisme (Franc Morandi)

Au-delà d'une instance, le numérique met en œuvre des interrogations autour du « propre de l'homme », de « l'humain de l'humain » (Morin, 2015a). Un credo humaniste, celui de l'*Homo deus*, traverse la réalisation de l'homme dans un monde numérique. L'image de l'humain, sa reconnaissance, se construisent à travers ce monde. Quelle figure choisir dans un humanisme pluriel donnant un sens au monde numérique ? Le débat sur l'intelligence et son partage avec les machines à penser figure au cœur des discours et de leur objet, des algorithmes du quotidien au mythe du surhumain. Le « plus » numérique s'associe à une réflexion sur le « plus » humain : intelligence artificielle, transhumanisme, augmentation, singularité, etc. La question d'un au-delà numérique de l'humanisme, figuré par le posthumain, en renouvelle le sens. Pour l'illustrer, sont proposés quelques points critiques autour de la question « humaniste » au sein du numérique. De nouvelles humanités sont dessinées et appellent à un nouveau *studium humanitatis* remplaçant la réappropriation de l'expérience au cœur d'une éducation pas simplement numérique, mais attachée, au-delà du conformisme technologique, à une direction critique et à une éthique.